

simple pour qu'on y pense assez : c'est qu'on ne prépare pas les enfants chrétiens à la comprendre (p. 30).

Puis l'auteur montre la valeur pédagogique de la méthode liturgique, son équilibre, sa puissance de formation totale. Mais tout le passage, comme toute la brochure est à lire... et à mettre en pratique.

A.-M. R.

J. PERRODON, P. S. S. : *Notre beau chant grégorien* (Les Modes grégoriens; le Rythme grégorien; exemples tirés du Paroissien romain). Avec une préface de S. Exc. Mgr Courcoux, évêque d'Orléans. Grand séminaire d'Orléans, 1945, 272 pp.

Quelle belle faculté que l'enthousiasme! Et comme il faut remercier M. Perrodon d'en user à l'occasion du chant grégorien! Il n'est pas, en effet, de thème plus susceptible de nous émouvoir et d'élever notre âme, dans l'ordre esthétique comme dans l'ordre liturgique.

Mais l'enthousiasme, même pleinement motivé et tout à fait sincère, fatigue à la longue. Certes, M. Perrodon nous confie qu'il n'admire pas au même degré toutes les pièces du répertoire grégorien, et il a raison, mais, dans l'ensemble de son livre, ce ne sont qu'exclamations, qu'accents laudatifs, que commentaires lyriques. Cela est tout à l'honneur de la sensibilité musicale de l'auteur, mais nous éloigne un peu de la mesure et de la réserve du chant de l'Église... ou de l'art mozartien, que M. Perrodon rapproche là à propos.

Mais voici qui est plus grave. A travers cette sensibilité si vive, à travers sa connaissance et son amour de la musique mesurée, M. Perrodon écoute le chant grégorien. Il semble bien que son tempérament vibrant d'artiste l'ait entraîné à quelques erreurs.

Pourquoi parler des tonalités imprécises de la musique ancienne? Ne sait-il pas que tonalité et modalité sont radicalement différentes? Pourquoi tel mode — le huitième, le troisième — est-il traité de « non-concluant », d'« expectant », alors que les finales qui procèdent par demi-ton sont aussi « achevées », aussi « terminales », pour une oreille exercée, que les autres?

Pourquoi faire intervenir la *vox populi* pour justifier l'introduction injustifiable d'une sensible comme conclusion de certains modes? C'est la *vox populi* qui se trompe, en l'occurrence, et puisque M. Perrodon paraît bien connaître la musique mesu-

rée, faisons-lui remarquer que Bach, Mozart, Beethoven, Gounod, Berlioz, Fauré, Debussy, ont usé fréquemment de cadences plagales tout aussi conclusives, sans que la *vox populi* ait rien trouvé à y redire.

Ces quelques réserves, assez graves toutefois, n'empêcheront pas les grégorianistes de consulter ce livre agréable, qui révèle une connaissance extraordinaire du répertoire liturgique et dénote pour ce chant de l'Église une « dévotion » éclairée que nous souhaitons à tous les maîtres de chapelle.

DOM CLÉMENT JACOB, O. S. B.

Abbé GEORGES LEMAITRE : *Notre sacerdoce*. Desclée de Brouwer et C<sup>ie</sup>, 1945, 1 vol. 260 pp.

L'ouvrage présente une excellente étude sur le sacerdoce et la vie sacerdotale. C'est un livre de doctrine, informé, précis, heureusement organisé. Une première partie : « Pour mieux connaître notre sacerdoce », examine successivement le sacerdoce du Christ puis le sacerdoce-vicaire qui est le nôtre. Dans une deuxième : « Pour mieux vivre notre sacerdoce », l'auteur envisage les questions essentielles qui intéressent l'ambition spirituelle du prêtre : l'appel à la sainteté, sacerdoce et charité, sacerdoce et religion, sacerdoce et vertus de conseil, sacerdoce et ascèse. Aucun problème important de dogmatique ou de morale sacerdotales qui n'ait ici sa solution en principes clairs et nuancés. Ceux qui, récemment, ont suivi dans les diverses revues de spiritualité chrétienne, et particulièrement dans *La Vie Spirituelle* et *La Maison-Dieu*, les discussions ou les études sur la spiritualité du clergé diocésain seront heureux de trouver dans ce volume des éléments de solution pour des problèmes très actuels. Je pense surtout aux pages qui précisent le rapport du sacerdoce presbytéral et du sacerdoce épiscopal, à celles qui marquent l'importance de la charité envers Dieu et de la charité envers le prochain dans l'âme apostolique, la dépendance de la seconde par rapport à la première, à celles qui précisent le rapport de la religion à la charité. Sur ce dernier point un familier de l'École française du XVII<sup>e</sup> siècle retrouvera des idées chères à ses vieux maîtres : en même temps qu'est soulignée l'importance de la vertu de religion, dans la vie sacerdotale, se trouve vigoureusement marquée la solidarité qui unit religion et charité. N'est-il pas permis de dire que la vertu de religion, quand elle s'exprime dans la louange et l'admiration exultante, finit par se confondre avec la forme la plus haute de l'amour de bienveillance envers un Dieu